

—C'est la première fois que j'entends ce nom pensait Georges, mais certainement je connais la femme

—Vous avez fait comme nous.....reprit Mme Gerfaut. Bonne idée ! Vous êtes venu voir le dernier jour de la fête de Saint-Cloud. C'est bien mêlé, bien commun, bien canaille, mais c'est drôle n'est-ce pas que c'est drôle ?

Lionel approuva par un signe de tête et Mme Gerfaut continua, avec un redoublement de volubilité :

—Il faut voir ça, une fois, par hasard.....comme on dine dans un cabaret, ou comme on va passer une soirée dans les petits théâtres, pour tout connaître... D'ailleurs, il y a des gens comme il faut, des gens très chics.....pas beaucoup, c'est vrai, mais enfin il y en a.....et la preuve, c'est que nous y sommes

—Je savais que vous deviez venir, murmura Lionel, et j'espérais bien vous rencontrer.

—Avec Marthe, n'est-ce pas ? répliqua Mme Gerfaut en riant aux éclats. Mon Dieu, oui, j'avais promis à ces chers enfants un jour de congé. La fête de Saint-Cloud, les mirlitons, les pains d'épices, les macarons, les chevaux de bois.....c'est populaire, c'est même populacier, mais on rit..... c'est si bon de rire ! Je les mènerai ensuite dîner à la Tête-Noire. Vous savez bien, à la Tête-Noire, où Casting s'est défait de son intime ami.....on a fait un mélodrame là-dessus. C'est là que nous irons, et je crois que nous rirons bien ! Je suis une mère pour ces belles petites.....vous savez, une jeune mère.....et nous voilà.

Lionel s'approche de Marthe et lui dit tout bas :

—J'en profite.

—J'espérais un peu vous voir.....murmura la jeune fille.

—Cher monsieur Morton, reprit Mme Gerfaut, je réunis, après-demain, à sept heures très-précises, quelques amis. C'est un petit dîner tout à fait sans façon, vous savez la moindre des choses : des foies gras, des truffes, un peu de gibier, avec quinze ou vingt douzaines d'écrevisses bordelaises, une bombe, et du champagne frappé de la veuve..... rien du tout !.....C'est pour bavarder autour d'une table en grignotant. Je compte sur vous.

—J'accepte avec empressement.

—Et j'espère que Monsieur de la Brière voudra bien vous accompagner.

—Vous êtes mille fois trop bonne, madame, répondit Georges.

—Ainsi, c'est convenu ?

—Certainement.

Mme Gerfaut fit signe à Lionel de se pencher vers elle et lui glissa ces mots dans l'oreille :

—J'ai une belle âme, je vous mettrai à côté de Marthe.

Sans transition, elle se tourna vers Georges et lui dit :

—Cher monsieur de la Brière, avez-vous lu, dans le *Journal des Etrangers*, le dernier article de Lazzarra sur mon établissement ?

—Hélas ! madame, au risque de mourir de confusion, je me vois bien forcé de avouer que je ne l'ai pas lu.

—Ah ! vraiment. Alors tant pis, car c'était bien comaris, cet article, et Lazzarra est un homme qui n'a pas son pareil pour trourser ces petites choses avec un chic vraiment particulier.

—Sous ce rapport, sa réputation est faite, répliqua du ton le plus sérieux Georges qui, de sa vie, n'avait ouï parler, ni de Lazzarra, ni du *Journal des Etrangers*.

—Je vous ferai visiter mon hôtel de la cave au grenier, reprit Mme Gerfaut en saisissant le bras de son unique auditeur, car Lionel s'était mis à causer tout bas avec Marthe ; vous verrez mes ateliers, mes salons d'attente, mes salons d'essai, mes salons d'exposition, mes salons de réception. Vous verrez mon jardin avec charmille, grotte sauvage, labyrinthe, kiosque et jet d'eau. Vous n'aurez qu'à vous bien tenir, je vous en préviens, cher monsieur ; vous serez ébloui. Entre nous, vous savez, c'est renversant. Un style, un brio, enfin, vous verrez ! La duchesse de Cavigan me disait l'autre jour : " Ma petite madame Gerfaut, je ne vous l'envoie pas dire, vous êtes tout simplement épatante ! "

—Eh bien, chère madame, répliqua Georges en riant, je me prépare à être épaté.

—Et vous le serrez.....Mais ne restons pas toujours en place, promenons-nous un peu dans la fête, hein ?

—A vos ordres, belle dame.

Georges et Mme Gerfaut se mirent à fendre de leur mieux les flots compacts de la multitude.

Mlle Céleste, Fanny et Laure suivaient.

Lionel Morton, donnant le bras à Marthe, fermait la marche.

—Est-elle assez poseuse, madame ! dit tout bas Laure à Fanny.

—Qu'est-ce que tu veux ? répliqua Fanny, c'est plus fort qu'elle ! Si elle ne *faisait pas sa poussière*, il lui manquerait quelque chose.

—Comment trouves-tu M. de la Brières ?

—Pas mal ; et toi ?

—Moi, je le trouve charmant ; et toi, Céleste ?

—Ah ! je le crois bien. D'ailleurs, passé quarante mille livres de rentes, un monsieur est toujours charmant !

Tandis que s'échangeaient ces propos entre les jeunes élèves de Mme Gerfaut, Lionel Morton, serrant contre sa poitrine avec une tendresse respectueuse le bras de Marthe, rougissante et charmée, murmurait à son oreille, d'une voix douce comme un baiser et faible comme un soupir :

—Oui, chère Marthe, je suis ici pour vous seule ; j'avais tant de choses à vous dire mais, de tout choses, mais une surtout.

—Laquelle ? demanda la jeune fille.

—Ne la devinez-vous pas ?

—Mais non. . . je ne sais. . . j'ignore. . .

—Eh bien ! je voulais vous dire, vous répéter, que je vous aime, que je vous adore !

—Ah ! balbutia Marthe au comble de l'émotion, monsieur Lionel.....je vous en prie...

—Marthe, chère Marthe, reprit l'Américain, pourquoi donc trembler ainsi ? Vous ne doutez pas de moi ?.....Vous savez que mon amour est respectueux autant qu'il est infini. Vous lisez dans mon cœur ; laissez-moi lire dans le vôtre, et que vos yeux, à défaut de vos lèvres, me disent que vous m'aimez aussi. Vous vous taisez !.....Pourquoi ce silence ?Marthe, je vous en supplie, répondez-moi ?.....

—Je ne le peux pas, balbutia la jeune fille d'une voix à peine distincte, tandis que la plus ardente rougeur envahissait son charmant visage ; je ne le dois pas.....

—Vous le devez, au contraire, Marthe, répliqua vivement Lionel, puisque votre avenir tout entier dépend des paroles que je vous conjure de prononcer, puisque, si vous m'aimez, vous deviendrez ma femme.

—Que me demandez-vous ?

—Un aveu.

—Plus tard.